
Dix questions à...

Dr Marcel Tenenbaum

rescapé de la Shoah



La Caserne Dossin en bref...

La Caserne Dossin est située à Malines en Belgique. C'est à cet endroit que l'on regroupa les Juifs de ce pays avant leur déportation vers les camps d'extermination.

24 916 Juifs de Belgique et 351 Tziganes passeront par ce lieu avant d'être envoyés à Auschwitz.

Entre le 4 août 1942 et le 31 juillet 1944, 28 convois quitteront la caserne Dossin vers les camps de la mort.

Le Dr Marcel Tenenbaum est né à Bruxelles en 1935. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, lui et sa famille vivent cachés dans un grenier. Dénoncés, ils sont arrêtés par les SS dans la nuit du 3 au 4 août 1944. Ils sont alors envoyés à la Caserne Dossin où, 72 heures plus tôt, le dernier convoi partait pour Auschwitz.

1. À Bruxelles, tous les membres de la communauté juive doivent porter l'étoile jaune sur leurs vêtements. Vous souvenez-vous de la réaction de votre famille à cette mesure ignoble?

C'est un souvenir intéressant. Les Juifs n'avaient pas le droit de sortir à l'extérieur sans porter l'étoile jaune. Elle était sur un tissu qu'il fallait coudre sur le vêtement extérieur. Je me rappelle l'avoir porté à l'école. C'est mon père, un maître-tailleur, qui l'avait cousu sur mon manteau. Ce qui est ironique, c'est qu'il fallait utiliser les coupons de rationnement pour se procurer cette étoile nous privant ainsi de d'autres biens essentiels.

À l'école, et cela me fascine encore aujourd'hui, il n'y a jamais eu personne qui a exprimé le moindre commentaire antisémite envers moi. Les élèves de ma classe, mes professeurs et la direction de l'école n'ont jamais passé une remarque sur le fait que je portais cette étoile jaune. Ils ont fait preuve d'un très grand respect envers ma personne. D'ailleurs, les Belges qui se souvenaient encore des événements de la Première Guerre mondiale, n'avaient pas une grande estime pour les Allemands.

2. En 1942, l'ancien patron de votre père, M. Van Nieuwenhoven, a caché votre famille dans deux petites chambres situées dans le grenier de sa maison. Comment se déroulait votre vie au quotidien?

Mon père était maître-tailleur. Il avait reçu sa formation chez son frère au Luxembourg. À son arrivée à Bruxelles en 1927, il a travaillé pour M. Van Nieuwenhoven. Puis, vers 1936, il a décidé d'ouvrir sa propre boutique. Mon père a toujours entretenu d'excellentes relations avec son ancien patron, de sorte qu'en 1942, quand nous avons été obligés de vivre dans la clandestinité, M. Van Nieuwenhoven a accepté de nous cacher dans le grenier de sa maison. Mon père a ainsi recommencé à travailler pour lui. Le magasin de M. Van Nieuwenhoven était situé au rez-de-chaussée. Étant donné que nous n'avions plus accès à des timbres de rationnement, mon père prenait le salaire que lui donnait son patron pour nous procurer des biens essentiels sur le marché noir. Son épouse achetait de la nourriture qu'elle redonnait à ma mère.

Dans le grenier où nous vivions, il n'y avait pas d'eau courante mais il y avait l'électricité. Je n'avais pas le droit de sortir et d'aller jouer avec les autres enfants dans le parc situé devant la maison. J'adorais les bandes dessinées. J'ai donc beaucoup lu. Je lisais environ cinq livres pour enfants par semaine. Nous avions aussi un phonographe qui nous permettait d'écouter des airs d'opéra. On n'avait pas de radio. Les radios avaient été confisquées.

3. Dans la nuit du 3 au 4 août 1944, votre famille est arrêtée par les SS et amenée à la caserne Dossin située dans la ville de Malines. Quelqu'un vous a dénoncés aux autorités allemandes. La caserne Dossin est un camp de transit où l'on regroupe les Juifs de Belgique avant de les déporter au camp de concentration d'Auschwitz. À quoi ressemblait la vie dans cette caserne?

Il faut comprendre que la vie dans cette caserne n'était pas facile mais, qu'à notre arrivée, c'était bien mieux que dans les années précédentes. En 1944, les Allemands savaient qu'ils étaient en train de perdre la guerre. La bataille de Stalingrad [juillet 1942 – février 1943] a marqué un tournant. Les Allemands ont commencé à battre en retraite. C'était vraiment le début de la fin de la guerre. Et puis, il y a eu le débarquement en Normandie le 6 juin 1944.

La caserne Dossin, dont la construction remonte à la fin du 18^e siècle, pouvait regrouper plus de 1 000 prisonniers à la fois. Quand il y avait 1 000 prisonniers, un convoi partait pour Auschwitz. Lorsque nous avons été arrêtés, le dernier convoi venait de quitter les lieux 72 heures plus tôt. Dans cette caserne, nous avons deux repas par jour. Je dois avouer que je n'ai jamais connu la faim pendant toute cette période. Mes parents m'ont toujours bien protégé. Pour moi, la vie était différente car je pouvais jouer avec des enfants de mon âge. Cela peut vous surprendre mais je dois dire que ce sont de bons souvenirs pour moi. Avec d'autres enfants, en petits groupes, on allait explorer les différentes parties de la caserne.

Et puis un jour, le commandant de la caserne, nous a tous réunis pour nous dire que ses troupes allaient bientôt quitter les lieux et que nous serions libres. Effectivement, la nuit suivante, les Allemands sont partis. Le lendemain matin, lorsque nous sommes sortis de la caserne, une jeune Belge nous a invités à manger et à dormir chez elle. Et cette même journée, nous avons vu enfin des troupes britanniques. Mon père était euphorique. La guerre pour nous était terminée.

4. Le 31 juillet 1944, soit quelques jours avant votre arrivée à la caserne Dossin, le dernier convoi pour Auschwitz quittait cet endroit. On dit que seul le hasard peut expliquer pourquoi certains ont survécu alors que tant d'autres ont péri. Qu'en pensez-vous?

En effet, le hasard explique bien des choses. Être au bon endroit, au bon moment peut faire toute la différence. Certains croyants ont affirmé que Dieu avait puni les Juifs parce qu'ils avaient abandonné leur religion! Pour moi, une telle affirmation est inacceptable. On peut

être Juif et avoir sa seule conscience comme guide dans la vie. Je n'ai jamais eu besoin d'un rabbin pour me dire comment interpréter les textes religieux. Ceci m'amène à vous parler d'Élie Wiesel, un être profondément croyant. Alors qu'il était dans un camp de concentration pendant la guerre, il assistait à une séance de pendaison avec d'autres prisonniers. L'un deux, en regardant les pendus, lui a demandé : « Où est ton Dieu? » Une question pour le moins troublante.

- 5. Un mois après votre arrivée à la caserne Dossin, les Allemands quittent les lieux. Pour eux, la guerre est en train de se terminer. Les Alliés approchent rapidement. Votre père a dit que s'il sortait vivant de ce camp, il serait heureux jusqu'à la fin de ses jours. Est-il exact de dire que votre père avait réalisé que s'il sortait vivant de cette aventure, plus rien ne pourrait s'opposer à ce qu'il vive une vie heureuse?**

Oui, mon père a tenu parole. En fait, il disait : « Si je sors vivant de ce camp avec une chemise sur le dos, je serai heureux pour le reste de ma vie, et je ne me plaindrai plus jamais. » Et c'est ce qui est arrivé. Il travaillait comme tailleur, cinq ou six jours par semaine, dans un petit magasin qu'il louait sur la rue Sauvé ici à Montréal. Il apportait avec lui son dîner et il prenait l'autobus. Mon père qui est né en Pologne venait d'une famille très pauvre et souvent chez lui il y avait très peu à manger. Le matin, il partait pour l'école après avoir avalé une soupe de pommes de terre de mauvaise qualité. Pour lui, pendant toute sa vie, l'argent ne servait qu'à acheter de la nourriture. Il racontait à la blague l'événement suivant. Il avait quitté la Pologne pour aller rejoindre son frère David au Luxembourg pour apprendre son métier de maître-tailleur. Après avoir touché sa première paie, il se rendit chez le boucher juif et lui demanda un kilo de viande grasse. Ça fait rigoler sachant qu'aujourd'hui on demande toujours de la viande maigre. Vers la fin de sa vie, alors qu'il avait accumulé des économies, il disait : « J'ai plus d'argent que ce que je peux manger ! »

- 6. À la fin de la guerre, en 1945, vous avez dix ans. Vos parents, comme vous l'avez mentionné, vous ont donné la vie deux fois : à votre naissance et pendant la guerre grâce à toute l'attention qu'ils vous ont portée.**

Tout à fait. Entre cinq ans et neuf ans, si mes parents n'avaient pas été là pour me guider, me protéger et me donner à manger, je n'aurais jamais survécu. Je vivais caché avec eux et j'étais en quelque sorte un fils à papa et à maman. C'est plus tard, après la guerre, que j'ai réalisé toute la chance que j'avais eue de pouvoir passer ces années noires en compagnie de mes parents. Le fait de survivre à cette guerre m'aura aussi permis de donner naissance à

mes fils Daniel et Raymond qui, à leur tour, ont eu des enfants.

7. En 1951, votre famille immigré au Canada. Comment s'est effectuée cette transition entre la Belgique et le Canada, entre la guerre et la paix, entre un pays qui a connu la guerre sur son sol et un autre dont le territoire a été à l'abri du conflit?

Nous avons quitté la Belgique. Pourquoi? Nous avons connu la guerre et voilà qu'un conflit menaçait d'éclater entre le monde occidental et l'URSS. C'était l'époque de la guerre froide. De plus, ma famille acceptait mal le fait que nous n'étions pas considérés comme des citoyens belges. Les lois touchant la citoyenneté de ce pays était très stricte. Alors nous avons décidé de nous établir en Amérique du Nord, un endroit qui n'avait pas connu de guerre sur son sol au XX^e siècle. À notre arrivée à Montréal, nous avons découvert les règles linguistiques qui géraient la communauté francophone et la communauté anglophone. En Belgique, toutes mes études s'étaient déroulées en français. J'arrive à Montréal et on me dit : « Vous êtes Juif, donc vous ne pouvez pas fréquenter l'école catholique française. » Les Juifs n'étaient admis que dans les écoles anglophones protestantes. Alors, par la force des choses, j'ai appris l'anglais et ensuite j'ai poursuivi mes études à l'Université McGill en médecine dentaire. Plus tard, j'ai complété une maîtrise en santé publique à l'Université de Montréal. Au début des années 50, il y avait deux projets importants à Montréal. D'un côté, on construisait le nouvel édifice du Montreal General Hospital et, de l'autre, on poursuivait la construction de l'Oratoire Saint-Joseph. J'ai compris qu'au Québec il y avait deux systèmes de valeur.

8. L'histoire du XX^e siècle a été tragique. Que retenir-vous des événements de la Deuxième Guerre mondiale?

La Deuxième Guerre mondiale est, dans un certain sens, la continuation de la Première Guerre mondiale. Après la guerre, en 1918, la situation économique en Europe n'était pas très bonne et la crise de 1929 a été tout simplement catastrophique. Quand l'économie ne va pas bien, on a besoin d'un bouc émissaire. Pour Adolf Hitler, toute la misère et tous les problèmes que connaissaient le peuple allemand étaient la faute des Juifs. En 1925, il a écrit un livre intitulé *Mein Kampf* (Mon combat) où son idéologie raciste est bien expliquée. Hitler a su convaincre les Allemands et les Allemandes de le suivre dans ses idées folles. Pour moi, c'est ce qu'il faut retenir de la Deuxième Guerre mondiale. Quand il y a une crise économique, il faut toujours se méfier des démagogues qui accusent d'autres groupes ethniques d'être responsables de leur malheur.

9. À l'été 2011, vous êtes allé à Auschwitz. Quelle a été votre réaction sachant que sur les 24 916 Juifs qui transitèrent par la caserne Dossin, seuls 1 203 survécurent dont seulement 35 enfants?

Lorsque je suis arrivé à Auschwitz, il y avait beaucoup de touristes. J'ai réalisé que pour ces personnes, Auschwitz était un musée. Pour moi, il en était tout autrement. Ma vie devait se terminer là.

Quelques instants plus tard, au cours de cette visite, me voilà devant l'entrée du Camp de Birkenau [connu sous le nom d'Auschwitz II]. J'ai refusé d'entrer. J'ai inventé toutes sortes d'excuses : la chaleur, la fatigue. Les émotions étaient trop fortes.

Il s'est aussi passé quelque chose d'inusité au cours de ce voyage. Dans une chambre à gaz, il y avait une toute petite ouverture dans le plafond où l'on déposait le gaz pour tuer les gens, le Zyklon B. Je prends donc ma caméra et je photographie cette petite ouverture me disant que si j'avais été là, c'est la dernière chose que j'aurais vue. Voilà que ma caméra s'arrête. Il me fallait une nouvelle batterie. Ce fut un choc de constater que ma caméra a cessé de fonctionner à cet instant bien précis.

10. Vous êtes bénévole au Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal. Pendant l'année scolaire, des étudiants du secondaire viennent visiter le musée et leur visite est suivie du témoignage d'un survivant. Quel message tentez-vous de transmettre aux jeunes?

En plus d'être bénévole au Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal, je suis aussi bénévole aux États-Unis. Depuis quelques années, mon épouse et moi, passons l'hiver à Palm Springs en Californie. Dans cette ville, il y a un petit musée consacré à l'Holocauste que viennent visiter beaucoup d'étudiants. Que ce soit à Montréal ou à Palm Springs, les professeurs me disent que ce que leurs élèves vont retenir de cette journée ce ne sont pas nécessairement le musée, les dates, les endroits, mais plutôt la rencontre avec un survivant, son témoignage. Mon message est relativement simple. J'encourage les jeunes qui voient des injustices autour d'eux à se demander s'ils peuvent faire quelque chose pour que celles-ci ne se reproduisent plus. Pendant la guerre, il y avait d'un côté les meurtriers et de l'autre les victimes et les observateurs. La plupart des gens étaient des observateurs. Ils ont vu ce qui s'est passé mais ont décidé de ne pas s'impliquer. D'où l'importance de mon message.

Enfin, on me demande souvent si je déteste les Allemands. Je réponds que la haine ne sert à rien. Sauf peut-être à nous empoisonner la vie. Pourquoi accuser les générations actuelles pour ce qui s'est passé pendant le règne d'Hitler?

Merci Dr Tenenbaum!

Propos recueillis par Claude Beaugard, le 11 juillet 2013, à Montréal.